

Marc Angenot

«On est toujours le disciple de quelqu'un, ou: le Mystère du pousse-au-crime», in *Le Roman policier*, numéro sous la direction d'URI EISENZWEIG. *Littérature* (Paris : Larousse), n° 49: février 1983, pp. 50-62.

On est toujours le disciple de quelqu'un, ou : le mystère du pousse-au-crime

Hercule Poirot quitte la scène, dans un roman posthume *Curtain* (1975) qu'Agatha Christie avait réservé à la publication depuis plus de trente ans afin de commémorer le *post-mortem* de son œuvre de fiction criminelle. L'illustre romancière anglaise y pousse la coquetterie jusqu'à traiter d'un cas de figure inouï dans les canons du genre policier, une transgression plaisante de ses axiomes, à construire une intrigue paradoxale où les grandes règles sont bafouées sans que l'intérêt ne s'amointrisse, bien au contraire. Il s'agit du cas du *pousse-au-crime*: d'un «criminel» (il faut des guillemets) d'un genre très particulier, homme sympathique, affable et intelligent qui n'a jamais tué personne: c'est dans son entourage que des crimes se commettent... Par une influence malsaine qui émane de lui, les gens qu'il côtoie semblent commettre des crimes qu'il leur suggère de façon subliminale. Lui, si aux yeux de Poirot il a bien une douzaine de meurtres sur la conscience, il reste *légalement* innocent. D'où la tactique du détective belge, qui sera d'amener (premier paradoxe) ce traître d'un genre nouveau à se découvrir, c'est-à-dire à commettre, sans intermédiaire cette fois, un meurtre. Ce meurtre que Poirot va devoir le pousser à commettre (deuxième paradoxe), il faut en toute justice que ce soit sur Poirot, victime propitiatoire, qu'il soit commis (troisième paradoxe). Ayant pu anticiper sur la conduite du meurtrier et rédiger un document posthume décrivant le crime (quatrième paradoxe), Poirot se laisse assassiner pour que triomphe la justice et son fidèle Hastings découvre le testament judiciaire révélateur. Poirot posthume reste un justicier: le mort saisit le vif (cinquième et dernier paradoxe). Ce roman posthume est certainement le plus subtil tour de force d'Agatha Christie — elle-même, en le réservant pour la postérité, a escompté cet éloge. Le roman joue remarquablement sur la médiation romanesque (appliquée à un cas d'espèce), sur l'interaction du réel, du fictionnel et du conjectural.

C'est de ces interactions que nous voudrions parler en prenant pour héros Paul Bourget à qui, certes, la postérité a été dure, mais qui a joui de 1880 à 1930 d'une réputation littéraire mondiale au moins égale à celles de France et de Zola. D'abord, parce que Bourget a traité à trois reprises dans son œuvre romanesque ce mystère du pousse-au-crime qu'Agatha Christie croyait peut-être non divulgué encore. Mais surtout parce que le récit, anecdotique mais rigoureux, que nous allons proposer de la vie et de l'œuvre de l'auteur du *Disciple* permet d'ouvrir un débat essentiel: celui du rapport entre les belles-lettres et le discours social (la production de la croyance) dans sa totalité; du rapport — aussi — entre la fiction et l'histoire «vraie» telles qu'*identiquement* une société les construit; du rapport entre le discours vraisemblable et le discours rapporté ou référentiel. A cet égard, le récit qu'on va lire fonctionne à la manière d'une parabole, c'est-à-dire, «littéralement et dans tous les sens».

Frais émoulu de sa province, le jeune Bourget monte à Paris dans l'espoir de s'imposer dans les belles-lettres; ce sont d'abord les années besogneuses et presque misérables d'un journaliste et conteur obscur (il publie son premier récit en 1872), d'un Rastignac comme il y en a tant, qui va se choisir pour Vautrin l'éminent idéologue du positivisme athée, le Spencer

français, Hippolyte Taine, alors au sommet de sa renommée¹. Bourget, disciple de Taine, vend son âme au déterminisme athée et au pessimisme: la mode idéologique y oblige. Un Rastignac? C'est ce que Jules Lemaître voit dans ce futur académicien qu'un «goût inné» porte, dit-il «vers la vie qu'on mène aux alentours de l'Arc de Triomphe et vers les âmes et les corps des femmes qui y habitent»². On n'est pas plus aimable. Mais que ne voit-il aussi que Paul Bourget souffre de sa propre ambition mondaine d'idéologue moderniste. Certes, l'alternative eût été de devenir «professeur dans quelque morne et triste ville de province»³: toute sa jeunesse, Bourget s'efforcera de conjurer ce destin-là. Puisque du côté du naturalisme les places sont prises, reste à Bourget la psychologie, marquée du sceau matérialiste de Taine, de Spencer, de Schopenhauer: Bourget sera «pessimiste», donc «moderne». Cependant il souffre, dis-je; son âme profondément conservatrice regimbe devant ce rôle démoralisateur qui, jusqu'en 1889, lui apporte la renommée. Aussi va-t-il successivement, dans trois romans, raconter une même histoire: celle d'un esprit «satanique» qui jette dans la haute société un jeune homme d'origine modeste, vite perverti, lequel finit par commettre un meurtre. Voici d'abord l'embryon de ce roman du pousse-au-crime dans *la Passion d'Armand Cornélis* (1877-1878): Adrien Six fait sur le jeune Armand l'«expérience» de le lancer dans la société chic, jusqu'à ce qu'un enchaînement prévisible de circonstances lui fasse assassiner Madame de Sormani. Ce premier roman reste à l'état de manuscrit, mais il n'est pas impossible d'y lire déjà le grand reproche que Bourget adresse à son père spirituel, Taine: tu m'as lancé dans le beau monde avec pour bagage tes désespérantes doctrines et tu crois être quitte avec moi: n'es-tu pas le seul responsable des «crimes» que je pourrais commettre? Curieux Œdipe: le Fils détourne sur le Père la responsabilité d'un Meurtre. Par trois fois, Bourget procédera ainsi à l'assassinat symbolique de Taine: avec *Armand Cornélis* en 1877-1878; en 1886 avec *André Cornélis*; en 1889 avec *le Disciple*. Mais n'anticipons pas, car bien des vicissitudes viendront perturber ce trop élémentaire complexe littéraire. (Remarquons en passant que Bourget ne veut pas changer les noms: Armand Cornélis devient André Cornélis et l'Adrien Six de 1877 devient l'Adrien Sixte du *Disciple* — toujours figure éponyme du matérialisme athée...)

Le second roman, *André Cornélis*, s'ouvre sur le discours social et montre les façons naïves dont bien des romanciers fin-de-siècle prétendent s'emparer du Réel (celui des journaux et de la *Gazette des tribunaux*) pour le transposer en des romans, symboles ambigus d'une société «décadente» et synecdoque d'un monde «détraqué». Le second roman de notre liste est en effet inspiré d'une affaire judiciaire à scandale: l'Affaire Peltzer plaidée en 1882 aux Assises de Bruxelles, affaire dont les circonstances mystérieuses émouvront l'opinion européenne, et dont Cesare Lombroso tirera une thèse de cirminologie, G. Harry, un volume de reportage, Edmond Picard, une nouvelle et Paul Bourget, un roman. Voici l'affaire, non telle que nécessairement elle a eu lieu, mais du moins telle que le discours social du temps y projeta son vraisemblable très particulier. L'avocat anversoise Armand Peltzer était l'amant de M^{me} Bernays, femme d'un confrère. Ce mari était encombrant. Armand qui disposait, dit-on, d'une influence quasi hypnotique sur son frère cadet, Léon Peltzer, finit par convaincre celui-ci (qui n'avait aucun intérêt direct dans cette affaire) à liquider le mari de la maîtresse de son frère. Edmond Picard plaida brillamment pour Armand Peltzer, lequel fut cependant condamné à mort avec son cadet par les jurés de Bruxelles, âmes peu romanesques. Le voici bien une fois encore, le mystère du Pousse-au-crime: Bourget, subjugué, écrit alors son second

¹ Les données biographiques sont empruntées à A. Feuillerat, *Paul Bourget*. Paris: Plon, 1937. On cite de Paul Bourget, *le Disciple*. Paris: Lemerre, 1889.

² Jules Lemaître, cité dans les *Études*, mai 1889, p.68.

³ Feuillerat, *op. cit.*, p.29.

roman en transformant l'affaire en drame shakespearien: le Peltzer romanesque n'a pas été condamné, il a épousé sa maîtresse; il a eu un *fi*ls qui, à l'âge adulte, refait l'enquête et se persuade de la culpabilité de son père. On voit que l'Œdipe de Bourget croît et multiplie, mais le noyau paradigmatique du récit est resté identique.

Dans l'entre-temps, bien entendu Bourget n'écrit pas que des romans, mais aussi des essais, des «physiologies», des études et portraits, des «pastels»; sa réputation de pessimiste mondain grandit. Elle grandit à tel point qu'un jour le romancier à la mode se retrouve avec un... disciple (ou plusieurs, mais de celui-ci l'histoire se souviendra). Henri Chambige, fils d'un notaire de Constantine, vient en 1886 faire son droit à Paris; disciple de Taine et de Spencer, auteur d'un décadent recueil, *Dispersion infinitésimale de l'âme*, Chambige subit l'influence de Bourget qu'il fréquente. C'est surtout, semble-t-il, le roman d'*André Cornélis*, avec son histoire de pousse-au-crime névrosé et délirant qui a frappé l'esprit du jeune «esthète» algérien: il avoue dans une lettre intime à Paul Bourget être sorti «tremblant de la lecture de ce livre»⁴. Là-dessus le jeune provincial agnostique retourne en Algérie, devient l'amant d'une mère de famille, Madeleine Grille et, pour voir, par cynisme blasé - dit la rumeur -, propose à cette femme amoureuse un *pacte de suicide* sa maîtresse consentante... et se rate (ici, ricanements des journalistes sceptiques). La presse mondiale s'empare de cette histoire: est-ce un criminel décadent, est-ce une pure et noble histoire passionnelle? On en débat de New York à Vienne, de Paris à Londres. Et puis disent les «esthètes», si pacte de suicide il y avait, quelle bêtise de se rater; moi je ne me raterais pas, etc. Le procès a lieu en octobre-novembre 1888: le jury de Constantine, pas plus romanesque que celui de Bruxelles en 1882, condamne Chambige aux travaux forcés. Ici, développement étonnant, dû sans nul doute à l'effet mondial du récit de presse, intervient Sadi Carnot, président de la République qui, usant de son pouvoir discrétionnaire, commue les travaux forcés en simple réclusion. On s'indigne à Constantine, mais on applaudit en général à Paris, cette mesure hors du commun. Bourget, quant à lui, doit se trouver dans un état d'esprit bizarre: si Chambige est un premier pousse-au-crime vis-à-vis de Madeleine Grille, il est trop clair que Bourget en est un second vis-à-vis de son «disciple» Chambige dont il a encouragé les théories sceptiques et immorales. Que la responsabilité morale de Paul Bourget fut engagée à titre de pousse-au-crime, c'est ce qu'à mots couverts l'avocat général avait établi et dénoncé: Chambige, déclarait-il, s'était lié à Paris «avec des écrivains dont quelques-uns avaient déjà conquis la renommée», écrivains qui se complaisent dans une «littérature malsaine, négation de tous les principes de la morale»⁵. Bourget choisit de se disculper et de refaire tomber toute l'affaire sur son bouc émissaire favori, Taine, devenu cause médiatrice de tous les crimes délirants commis en France ou en Navarre: il se met à écrire *le Disciple* avec l'intention avouée d'y transposer l'affaire Chambige. C'est ici cependant que cette affaire, qui a déjà plusieurs fonds, va se détraquer définitivement en se projetant sur la scène européenne; *le Disciple* sera à la fois pour Bourget le chef-d'œuvre de sa maturité et l'échec de son système de défense. Mais avant de parler du roman, revenons au drame de Sidi-Mabrouk. Comme je le suggérais plus haut, ce drame manifeste l'irruption du récit judiciaire dans un espace mcluhanien: celui des médias de masse et de la diffusion intercontinentale de récits «vrais». 1888 connaît deux crimes à résonance mondiale: Chambige en Algérie; Jack l'Éventreur (qui continue sa carrière en 1889)

⁴ Feuillerat, *op.cit.*, p.140. Sur l'affaire Chambige et la presse, on verra les longs comptes rendus du *Temps*, 8, 10, 11 novembre, avec l'autobiographie de Chambige écrite en prison. On trouvera tous les documents de l'affaire Chambige, y compris le réquisitoire et les plaidoiries dans la revue *La Vie moderne*, 1889, pp. 107 et suiv. Quant à la lettre de Chambige à Bourget, elle est publiée en fac-similé dans *l'Indépendance belge* du 1^{er} janvier 1889, supplément, p. 1, - mais qui donc sinon Bourget a procuré ce document au journal bruxellois?

⁵ Texte du réquisitoire, in *Vie Moderne*, p. 220.

à Londres⁶. Ces deux affaires illustrent de manières diverses le vraisemblable fin-de-siècle et confirment le pessimisme culturel ambiant: elles ont valeur d'allégories pour l'image social-darwiniste d'un monde emporté dans une évolution désormais régressive, que vont promouvoir Vacher de Lapouges, C. Lombroso, Max Nordau, Gustave Le Bon...

On a vu que l'affaire Chambige admettait au moins deux versions, selon que le pacte de suicide était conçu comme un avatar moderne de Roméo et Juliette ou comme l'expérience cynique d'un blasé: ce sont en effet ces deux versions (avec des variantes intermédiaires) qui reviennent obsessionnellement dans la presse européenne. A la fin, les journalistes s'en lassent: «Est-ce qu'on ne va pas bientôt nous laisser en repos avec l'affaire Chambige?», écrit le *Gil Blas* en janvier 1889, mais le journaliste profite de son agacement pour refaire tout l'historique et conclure au pacte de suicide accepté⁷. Les savants, criminologues et sociologues, ont, eux, une tierce version à proposer: du côté des psychiatres, il y a l'hypothèse, — elle aussi très fin-de-siècle — de la *folie à deux*, entité nosographique contestée; l'illustre philosophe et sociologue G. Tarde y diagnostique une «prédisposition au *décadentisme*» — nouvelle entité médicale —, prédisposition «héréditaire», comme il se doit, et il juge «demi-aliénés» Henri et Madeleine, les tristes héros de Sidi-Mabrouk⁸. Bourget, nous l'avons dit, s'est mis à écrire *le Disciple*. Son Chambige se nommera Robert Greslou; celui-ci, élève du grand philosophe matérialiste Adrien Sixte, séduit Charlotte, fille du marquis de Jussat-Haudout chez qui il est précepteur (un «boursier», eût remarqué Barrès). Charlotte se donne à lui à condition qu'ils se suicideront ensemble:

«Moi aussi, dit-elle, j'ai trop souffert, j'ai trop lutté... Non», continue-t-elle en s'avançant vers moi et me prenant le bras «pas seul, pas seul... Nous mourrons ensemble. Après ce que j'ai fait, il n'y a plus que cela». Elle fit le geste de porter la fiole à ses lèvres⁹.

Mais non: Greslou lâchement se dérobe. Charlotte se suicide seule, mais les circonstances font que l'affaire est prise pour un meurtre et que Greslou, inculpé, passe aux Assises. On verra comment le philosophe Adrien Sixte est amené alors à venir témoigner pour disculper son ancien élève; comment Greslou est abattu à la sortie des Assises par le frère de sa maîtresse; comment le grand positiviste, au chevet de son disciple mort, sent vaciller sa raison et comment lui montent aux lèvres enfin les paroles de son enfance pieuse:

«Notre Père...» On verra tout cela si on a le courage de relire ce roman à thèse raconté avec talent, mais dont la philosophie et le romanesque risquent de paraître aujourd'hui fort extravagants. Bourget a eu la délicatesse de modifier les données du drame de Constantine; il est sincère lorsqu'il écrit dans la préface que le sujet du roman était conçu bien avant Sidi-Mabrouk: nous savons qu'il lui occupait l'esprit depuis plus de dix ans. Mais enfin, pour qui connaît ses relations récentes avec Henri Chambige, il y a peut-être bien quelque indécence dans cette «exploitation» d'une affaire dont les journaux n'ont que trop parlé.

⁶ A propos de Jack l'Éventreur et aussi de l'affaire Prado (1888), je me rapporte, dans la même perspective méthodologique à Marie-Christine Leps, *Emerging Mass Journalism in the Business of Providing Truth*. Working Paper, McGill University, 1982.

⁷ *Gil Blas* du 11 janvier, premier-Paris; cf. aussi *Gaulois*, 2 février, chronique de «XXX».

⁸ G. Tarde, *Arch. Anthropol. Criminelle*, 1889, pp. 92 et suiv.

⁹ *Disciple*, chap.IV.

Voici qu'intervient alors un premier désagrément. A l'autre bout du spectre littéraire, du côté de l'infralittérature feuilletonesque, prospère le romancier le plus vendu de 1888: Georges Ohnet. Son nom ne se peut prononcer sans rougir et Jules Lemaître, gardien de la Distinction esthétique, a écrit: «j'ai accoutumé d'entretenir mes lecteurs de littérature: ils m'excuseront si je leur parle aujourd'hui de M. Georges Ohnet», phrase vengeresse de son feuilleton du *Journal des Débats*. Or, Ohnet met la dernière main à un de ces romans populaires dont il a le secret: *Le Docteur Rameau*¹⁰. Celui-ci, à l'instar de tous les médecins romanesques en 1880, est un athée militant qui n'a jamais rencontré l'âme au bout de son scalpel. A la fin du roman, le D^r Rameau au chevet de sa fille mourante, éprouve cependant une étrange émotion et ne peut s'empêcher de balbutier: «Notre Père qui êtes aux cieux, etc.» Rideau. Voilà le dénouement de Bourget, déjà fort mélodramatique par lui-même, subtilisé par le romancier le plus trivial de l'époque! Mais enfin il est trop tard pour en changer et *le Disciple* commence à paraître dans la *Nouvelle Revue* de Juliette Adam en janvier 1889. (Ajoutons pour faire bonne mesure qu'en cherchant bien on trouverait le *topos* de la Prière-de-l'Athée un peu partout: dans *la Morte* d'Octave Feuillet, en 1886, le Docteur Tallevant y meurt en apprenant les crimes que sa philosophie matérialiste a inspiré à sa nièce Sabine — nouvel avatar de Pousse-au-crime repentant). Ainsi, *le Disciple* a commencé à paraître en feuilleton: nous pouvons croire que Bourget a fait la part de la fiction venant à la rescousse de la réalité et que c'est sans inquiétude qu'il va lire le 31 janvier 1889 dans son *Gaulois* ou son *Figaro* matinal une nouvelle triste, certes, mais sans rapport apparent avec ses thèses romanesques. C'est la traduction d'une dépêche laconique de la *Wiener Zeitung* datée du même jour, «Mort de l'Archiduc Rodolphe de Habsbourg»;

Seine K. und K. Hoheit der durchlauchtigste Kronprinz Erzherzog Rodolph ist gestern den 30 d. Mts., zwischen 7 und 8 Uhr früh in seinem Jagdschlosse in Meyerling bei Baden, am Herzschlag plötzlich verschieden¹¹.

(«Son Altesse Impériale et Royale le Sérénissime Prince héritier Archiduc Rodolphe est mort hier, le 30 courant, entre 7 et 8 heures du matin dans son pavillon de chasse à Meyerling-près-Bade, d'une attaque d'apoplexie»).

Il se fait que pas un des quotidiens parisiens n'accorde la moindre créance à cette «attaque d'apoplexie». Dès le 1^{er} février courent dans la presse européenne et américaine, sur la mort de ce prince intellectuel et libéral, débauché et séduisant, les récits les plus étranges. Le gouvernement de Vienne fait saisir la *Neue Freie Presse* et la *Wiener Tagblatt* qui publient des versions audacieuses (tué en duel; tué par un garde forestier). Mais il ne peut rien contre la presse des autres grandes capitales. A Londres, l'imagination se donne libre cours à partir de bruits persistants mais contradictoires qui filtrent de Vienne. *La Pall Mall Gazette* (1.11) suggère que le Prince se montrait «too friendly with an Austrian Princess»: un duel américain s'en serait suivi. *Le Times* (2.11) parle d'un suicide causé peut-être par des «mental disorders», mais constate que de ce déséquilibre mental il n'avait jamais été question. *Truth* (7.11) dit que, si suicide il y a, le Prince «was suicided». On l'a suicidé; il note fort justement que la disparition de Rodolphe offre «an immense political advantage to Bismarck». A Paris, mêmes sortes de rumeurs: «duel à mort» écrit *le Gaulois* du 4 février, «suicide à la suite de troubles mentaux» proposent les *Débats* du 2; le 5, Rodolphe a été tué par un garde-chasse dont il avait séduit la femme; le 4, le *Gil Blas* pense plutôt à un noble mari jaloux. «Martyr de la démocratie» dira la *Revue britannique* de février, il est la victime de sa politique anti-italienne,

¹⁰ Georges Ohnet, *Le Docteur Rameau*, Paris, Ollendorff, 1888.

¹¹ *Wiener Zeitung* datée du 31 janvier; voir: *Journal des Débats*, 31 janvier et 1^{er} février; *Gil Blas*, 1 et 2 février; *Figaro*, 31 janvier et 2 février.

d'un règlement de compte d'une société secrète¹². *Le Cri du Peuple* aligne, éclectiquement, toutes les versions produites par l'imaginaire européen, auxquelles il ajoute: a) l'accident de chasse, b) l'assassinat politique par des «Allemands» (2.II), c) le meurtre par erreur au cours d'une agression mystérieuse (7.11). Dès le 31 janvier (dépêche de 5 h 10) le correspondant du *Figaro* à Vienne câblait: «des bruits fabuleux circulent». Ces bruits vont enfler et croître pendant pendant une semaine: «Suicide volontaire ou forcé, suicide simple ou suicide en partie double, duel ou meurtre, assassinat politique même, tout a été dit, tout a été soutenu, rien n'est prouvé jusqu'à présent¹³». Cependant, un récit nouveau, plus scandaleux s'il se peut que les précédents, va se faire jour vers le 5 février, puis s'imposer, confirmé par des rumeurs officieuses et enfin par la Cour de Vienne même. Rodolphe était l'amant d'une très jeune fille de seize ans, Mary von Vetsera; il l'a entraînée dans un pacte de suicide; il a tué sa maîtresse d'un coup de revolver et a plus tard retourné l'arme contre lui: Roméo et Juliette pour les midinettes; pour les «philosophes sociaux», un Chambige qui ne se rate pas! Le rapprochement, si choquant soit-il, s'impose aux journalistes: «Un Chambige impérial» titre irrévérencieusement la feuille boulangiste *La Rue* du 8 février, tandis que *le Pays* — bonapartiste — oppose à Chambige, «pâle adepte de notre littérature décadente», l'Archiduc Rodolphe «âme généreuse et haute» qui n'a, lui, pas laissé mourir seule «l'enfant de dix-huit ans [on vieillit quelque peu Mary Vetsera] qu'il avait déshonorée». Bourget ne nous dit pas ce qu'il pense de ce nouvel avatar de son petit récit, mais il est certain que l'affaire du pousse-au-crime prend des proportions inouïes: le roman d'*André Cornélis* était devenu l'aventure réelle d'Henri Chambige que Bourget avait réabsorbée en fiction avec Robert Greslou, mais voici maintenant que le «chambigisme» compte un Archiduc «parmi ses apôtres»¹⁴. Si la version canonique exposée plus haut est la vraie, il ne fait pas de doute en effet que l'histoire Chambige, répercutée par la presse viennoise est venue aux oreilles de ce Des Esseintes de Rodolphe et de cette sotte de «Marie-Chérie»: il s'agit même d'un cas-type de crime par émulation (j'ajouterais que le paradigme-Chambige est un des meilleurs arguments pour les historiographes qui admettent la version officielle de Meyerling: personne ne semble avoir noté que le drame de Meyerling a lieu un an et un jour après le drame de Sidi-Mabrouk). «*Galeotto fù il libro e chi lo scrisse*», comme l'avouèrent à Dante deux autres amants malheureux. Seulement, si nous voici entrés dans l'ère de la culpabilité universelle — *allgemeine Sündhaftigkeit* (Fichte) —, si Taine est responsable de Bourget qui est responsable de Chambige, alors Bourget est responsable de Chambige qui est responsable de Meyerling (ajoutons qu'en changeant d'archiduc, on a désormais pour héritier de la couronne impériale et royale François-Ferdinand, qui sera abattu avec son épouse morganatique à Serajevo en juillet 1914, payant sa politique anti-slave: on voit où tout cela nous mène!). C'est ici que le complexe de Bourget échappe à celui qui l'a conçu. D'autres que lui se rengorgeraient: n'a-t-il pas vraiment mis le doigt sur un «signe des temps»? La version du «pacte de suicide» à Meyerling est accueillie à la fois avec horreur et scepticisme. *La Croix* qui s'apitoyait sur le prince assassiné, rejette le débauché suicidé, le 6 février: il était, dit-elle, «l'idole des libéraux et des juifs». C'est ce que

¹² *Revue britannique*, février, p. 411; on verra encore: *Annales politiques et litt.*, vol. 12, p. 101; *Association catholique*, vol. I, 1889, p. 199; *Grande revue*, I, p. 323; *L'Illustration*, n° 2399, p. 133; *Paris illustré* du 9 novembre; *Monde illustré*, I, 103.

¹³ *Correspondant*, vol. 154, p. 770; on a aussi l'hypothèse du meurtre politique commis par Mary von Vetsera même, dans *La Silhouette*, 10 mars, p. 3.

¹⁴ Henri Bergerat, *L'Amour en République* (Paris: Dentu, 1889), p. 312). On verra aussi la chronique de L. Millot dans *la Justice* du 7 février: «Il y a là le plus extraordinaire signe des temps»; et le chroniqueur dérive de mythème en mythème, suivant le principe qu'un récit peut toujours en cacher un autre: «semblable à l'Antoine de Shakespeare [Rodolphe] peut dire à la Cléopâtre autrichienne: We have kissed away kingdoms», — le rapprochement avec Chambige suit: «Et il ne se manque pas comme Chambige» (p. 1).

dira aussi Édouard Drumont dans *La Fin d'un monde*¹⁵. Le récit «chambigiste» s'emballa très vite: dès le 21 février, Chambige et Rodolphe font des disciples: c'est l'*affaire Soularue*: «Double suicide. — La femme meurt et le héros s'évanouit. — Accusation d'assassinat¹⁶». En Autriche-Hongrie, une «épidémie» de suicides décadents s'empare de la population¹⁷. Quant au général Boulanger dont les exploits et la démagogie séduisent le jeune Barrès, il ne songe pas au suicide... Pas encore. Mais moins de deux ans plus tard, il se tire une balle dans la tête au cimetière d'Ixelles sur la tombe de Marguerite de Bonnemaïn: pacte de suicide posthume, la contagion criminelle ne peut plus s'enrayer.

Sur le front de la fiction, des avatars triviaux du *Disciple*, mâtiné de Meyerling, se mettent à paraître de toutes parts: c'est le *Jean Bise* de Jean Honcey, *le Songe de l'amour* de P. Meurice, *Fin de siècle* d'Humbert de Gallier, tous en 1889... Le *Jean Bise* de Jean Honcey (écrivain totalement inconnu mais habile), strictement contemporain du roman de Bourget, a la même structure d'énigme policière et psychologique: ce Jean Bise-Chambige y est le «type achevé des détraqués littéraires»; grand lecteur de Stendhal, c'est un égocentrique qui s'analyse constamment: autant dire que le doigt de Jean Honcey désigne assez clairement Paul Bourget qui est silhouetté dans le roman, pages 61-62 (il est vrai que Taine et Renan figurent aussi dans les lectures de ce héros falot, insensible et prétentieux). Bourget qui croyait tenir un sujet bien à lui est submergé par des contrefaçons dont l'une au moins le vise personnellement. Enfin, Hippolyte Taine: tout le monde l'a évidemment reconnu dans Adrien Sixte et quand le roman paraît, il adresse une lettre peinée à son disciple renégat (29 septembre 1889). Bourget a perpétré son crime symbolique: il a blessé au cœur son père spirituel et les portes de l'Académie vont s'ouvrir devant lui. La critique, élogieuse, du roman de Bourget — roman dont la thèse simpliste est que: qui s'inspire du matérialisme évolutionniste finira par déshonorer une jeune bourgeoise — se garde bien d'imputer à Bourget la contagion meurtrière dont Sidi-Mabrouk ne constituait que le prologue. Mais cette critique ne tient pas toujours Bourget pour très «original»: il a beau avoir écrit *le Disciple* avec ses fantasmes les plus intimes, on insinue que: 1) le grand psychologue se borne à refaire *le Rouge et le Noir* en donnant cette fois le vilain rôle à Julien Sorel; 2) que le héros de Bourget rappelle assez celui de *Crime et châtiment*, qu'on vient de traduire en pleine «mode» du roman russe. Quant à la thèse du «droit au meurtre», elle est aussi un peu partout, notamment dans le drame d'Alphonse Daudet *La Lutte pour la vie*, joué fin 1889. «Il n'y a pas d'idées personnelles» avait écrit Barrès dans *le Culte du Moi*. Il ne croyait pas si bien dire! Goncourt dans son *Journal* (1^{er} juillet) ne voit dans le roman de Bourget qu'un pastiche maladroit de Balzac. Ailleurs pourtant c'est le succès: Brunetière «félicite» Bourget, renégat du pessimisme, pour ce «grand roman» qui est aussi une «bonne action»¹⁸. Une polémique s'engage avec Anatole France qui trouve à part soi Bourget ridicule: peut-on juger des doctrines philosophiques et des œuvres de l'esprit par leurs conséquences indirectes? Mais le critique du *Temps* est isolé dans le concert de louanges: la France conservatrice a enfin trouvé sa philosophie et son esthétique. Bourget «nous montre la lèpre qui de nos jours envahit tant de cœurs»¹⁹. Son livre est une

¹⁵ Édouard Drumont, *La Fin d'un monde* (Paris: Savine, 1889).

¹⁶ *La Cocarde*, 21 février, titre p. 2.

¹⁷ Cf. *Journal des Débats*, 21 novembre.

¹⁸ F. Brunetière, C.R. in *Revue des Deux Mondes*, vol. 94, pp. 214 et suiv.

¹⁹ Ch. Simond, *Revue de France*, 1889, p. 198.

«leçon philosophique et morale»²⁰. C'est bien, désormais, de pédagogie morale qu'il s'agit: avec Brunetière, Lemaître et de Voguë, une ligue de l'esthétique réactionnaire se dessine. Paul Bourget, «mordant analyste et pénétrant psychologue»²¹, a inventé un genre nouveau, *le roman psychologique* — le plus étonnant, à mon avis, est qu'il ait lancé ce genre avec un roman dépourvu de toute psychologie, quelque sens qu'on donne à ce mot... Le roman psychologique est censé venir à bout de l'engouement naturaliste: ce n'est pas un Zola avec ses gros sabots qui traiterait d'une affaire à la Meyerling; tout au plus brosserait-il un tableau des crimes de Whitechapel (et en effet, il publie en 1889, dans le style du crime sanguinaire et trivial, *La Bête humaine!*). Édouard Rod, le Maupassant de *Fort comme la mort*, Jules Case, Maurice Barrès se précipitent par la brèche: le roman du débat mondain, épuisé par Feuillet et Cherbuliez, a trouvé un nouveau souffle²². Prototype du «roman engagé» dans la défense des valeurs traditionnelles, Bourget ouvre la voie au Barrès de l'«énergie nationale». Bourget entre à l'Académie en 1895, un an après Brunetière, un an avant Lemaître. On dira qu'il n'est guère question dans tout ceci de roman-policier en tant que genre aux caractères bien définis. Mais c'est qu'en 1889 l'«énigme judiciaire», loin de caractériser une forme de littérature de masse, est au contraire présente, avec la structure herméneutique de l'intrigue qu'elle suppose, dans les belles lettres canoniques; au contraire, le roman policier est encore mâtiné de romantisme des bas-fonds et des thèmes, romantiques aussi, de l'erreur judiciaire et de l'innocence persécutée: ce sont *Les Deux Criminels* de Bertol-Graivil, *l'Envers d'un Crime* de Paul d'Ys, romans à la frange du feuilleton populaire et de la littérature de divertissement.

Quant au récit «Meyerling», il ne fait que commencer sa carrière erratique: on remplit aujourd'hui une bibliothèque avec les livres que la mort de Rodolphe et de Mary ont inspirés — plusieurs centaines à ma connaissance. On a les versions tragiques, toutes inspirées de Shakespeare, sans le dire: Antoine et Cléopâtre, Roméo et Juliette, *Treu bis in den Tod*, Hamlet et Ophélie, Iago et Desdémone; les versions politiques n'ont pas manqué. Il y a des romans et des films. Un chercheur américain, Wilson Lloyd, a réuni en un dossier inédit tous les «romans» journalistiques que la presse des cinq continents n'a cessé de tisser autour de Meyerling, dossier incroyablement ramifié, où les «résurrections» de Rodolphe en Amérique du Sud figurent dûment (et les enfants naturels qui pullulent)²³. Ce dossier est flanqué d'un autre sur le cousin de Rodolphe, mêlé à Meyerling, l'énigmatique Jean-Salvator de Toscane, disparu l'année suivante et reparaissant sous l'identité de Jean Orth²⁴.

Ici s'achève mon récit sur Paul Bourget, sur les avatars de ses fictions et sur les malencontreuses du réel. Ni Bourget ni aucun de ses contemporains ne semblent avoir perçu

²⁰ *Polybiblion*, vol. 56; p. 291.

²¹ *Nouvelle Revue*, II:1889, p. 426.

²² Rod publie en 1889 *le Sens de la vie* (Payot); Maupassant, *Fort comme la mort* (Ollendorff).

²³ Wilson Lloyd, *The Mayerling Mystery: An Exposé of the Fictitious Tales about the Suicide, Murder, and Resurrection of Crown Prince Rudolph of Austria*. Washington: Microfilm Recordak, 1954.

²⁴ Wilson Lloyd, *The False Archdukes: An Exposé of the Fictitious Tales about the Love Children of Crown Prince Rudolph of Austria and about the Impersonators of Archduke Johann-Salvator of Tuscany*. Washington: Microfilm Recordak, 1954. On verra sur Meyerling, outre la classique des «révélations» — Larisch, Marie Luise, Freiin von Wallersee, Gräfin Larisch von Moennich. *Meine Vergangenheit*. Völlig neu bearb. Ausgabe. Leipzig: Goten-Verlag, 1937 — deux ouvrages récents: Franzel, Emil. *Kronprinzen-Mythos und Mayerling-Legenden*. Wien: Herold, 1973. Et: Wolfson, Victor. *The Mayerling Murder*. Englewood Cliffs NJ: Prentice Hall, 1969, qui nie la version dominante. La plupart des écrits en français orthographient «Meyerling», mais en allemand (et en anglais) on trouve «Mayerling».

dans toute leur étendue la bizarre interaction entre des récits formellement identiques, mais d'origines si variées. Sans doute, la tentation d'aller puiser l'argument de ses romans dans les chroniques judiciaires (c'est-à-dire je le crains, pour les romanciers du temps, dans ce qu'ils eussent nommé «la vie», «la réalité») est-elle bien forte sur les gens de lettres depuis la fin du Second Empire. Cette tentation expose à des mécomptes. Dans *la Bête humaine* par exemple, il y a sans doute beaucoup d'observation (et de mythes personnels); il y a aussi pas mal de faits divers puisés dans la presse à cinq centimes. Nous admettrons cependant que le paradigme Chambige ne suffit pas seul à rendre raison du *Disciple*: si pertinent qu'il soit et si essentiel que soit le cadre «créancier» qui l'interprète, il n'explique pas intégralement la donnée «philosophique» du récit. Nous y venons à présent.

On a vu plus haut que l'intrigue du *Disciple* (et notamment son dénouement) ne sont pas sans rappeler des modèles divers ni sans offrir des réminiscences littéraires qui s'ajoutent à la lourde dette encourue par Bourget vis-à-vis du récit judiciaire de l'Affaire Chambige. On pourrait croire, tout au moins, que le thème du *grand philosophe impassible soudain interpellé par les conséquences sociales de ses doctrines* avait quelque mérite original... N'est-ce pas ce thème, faisant corps avec la thèse du livre, qui a paru le plus méritoire et le plus audacieux aux contemporains? A l'examen, on découvre qu'il n'en est rien, que Bourget ne fait que transporter dans la fiction romanesque un idéologème fort actif des angoisses de 1889. *Le Disciple* n'est au fond que la «rencontre inattendue» sur une table de dissection psychologique du fait divers judiciaire et d'une topique de philosophie sociale hautement présente dans les débats contemporains. Depuis bientôt dix ans, la philosophie (éclectique et néo-kantienne) se trouve en position défensive. Le vieux Barthélemy-Saint-Hilaire, sensible à la menace d'un *déclassement* de l'institution philosophique, publie, le même mois que *le Disciple*, son testament doctrinal, *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion*. Son ouvrage est une polémique contre «l'ostracisme lancé contre la philosophie»²⁵ par les positivistes et les adeptes de la méthode expérimentale. Les philosophes positivistes — usurpant du reste le nom de philosophes — croient que la science peut énoncer non seulement les «comment» mais encore les «pourquoi», faire œuvre d'analyse mais aussi de synthèse, et réduire ainsi toute philosophie à l'état d'*ancilla scientiarum*, d'humble servante du savoir positif. Telle est, de Taine et Littré aux contemporains, Ribot, Richet, Binet, Paulhan, Janet, l'imposture positiviste et ses dangers. Il est vrai cependant que, pour Barthélemy-Saint-Hilaire, le philosophe doit aussi se garder sur sa droite, du côté de la religion et du spiritualisme non critique. C'est cette position inconfortable qui va conduire de plus jeunes idéologues à choisir décidément leur camp: celui du ralliement de la philosophie au domaine religieux. Le même trimestre (décidément), Bergson publie sa thèse, *Essai sur les données immédiates de la conscience*²⁶. Pourquoi l'urgence de ce ralliement au spiritualisme? En raison du thème idéologique même dont Bourget produit l'avatar romanesque. La négation de l'âme, de la morale révélée, du lien religieux sont les causes réelles de ces deux maux qui menacent la civilisation: la dégénérescence spirituelle des classes éclairées et la «question sociale», du côté des classes inférieures. L'apparition de demi-savants déclassés, pleins de ressentiment et de fausses doctrines, à la façon de Robert Greslou, n'est que corrélative de cette double menace. Ici, la philosophie offre son concours, renonçant hautement à suivre la voie de l'évolutionnisme athée ouverte par Taine. Le kantien

²⁵ Jules Barthélemy-Saint-Hilaire. *La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion*, Paris, Alcan, 1889, p. 37.

²⁶ Paris, Alcan, 1889 également.

Charles Secrétan, dans *la Civilisation et la Croissance*²⁷, attribue un rôle nouveau au philosophe, face à la montée des périls: «instruire la masse», «préciser l'idée du devoir» — ce qui s'oppose expressément à l'évolutionnisme matérialiste: il s'agit de sauver la «Civilisation» par la «Croissance» à la vérité morale. Le *Journal des Débats* du 26 avril 1889 applaudit à ce mandat exaltant. Claudio Jannet, économiste éminent, dans son ouvrage, *le Socialisme d'État*, prône comme solution à la question sociale l'urgent retour aux «préceptes de l'évangile» contre l'anarchie intellectuelle «causée par le positivisme et le matérialisme»²⁸. La Barre de Nanteuil dans son *Péril social*, la même année, explique aussi celui-ci par l'affaiblissement du sentiment religieux. Tout le *Disciple* est là: «la question sociale est non pas une question d'organisation économique, mais une question religieuse»²⁹. On voit qu'à ce point les positivistes, qui comme Théodule Ribot parlent de religion en termes d'«état morbide de l'attention» et «de manie métaphysique», sont plus que jamais des esprits faux et dangereux qu'il faut se hâter de mettre hors d'état de nuire³⁰. Inutile, je crois, de rappeler que la tâche des nouveaux philosophes s'étend des fausses doctrines positivistes aux fâcheuses pratiques démocratiques dont on voit désormais le lien avec la démoralisation générale:

La question sociale [...] se dresse [...] tout entière, chaque jour plus criante devant le parlementarisme aux abois. C'est donc avec lui, qui l'a laissée surgir, en créant la domination égoïste d'une classe, qu'il faut rompre, en rétablissant l'équilibre des classes³¹.

Je termine ici mon exposé faute de pouvoir développer tout au long les réseaux intertextuels où s'insère le roman de Paul Bourget. Ce roman, en effet, j'en ai traité, non comme construction narratologique ou comme l'expression d'un «inconscient» individuel (si incitant que pouvait être ce dernier point de vue), mais comme d'un dispositif intertextuel, parfaitement fonctionnel dans un certain état du discours social *pris comme un tout*. Pas de crime sans modèle ni sans médiateur, supposait Bourget. Pas de roman à succès, dirons-nous, dont le *modus operandi* ne soit éminemment *validé* dans le discours social. Il ne s'agit pas ici d'études de sources, toujours cantonnées dans le champ littéraire et donc attentives à des états antérieurs de figuration du réel. Il s'agit d'étudier en termes «holistiques» les réseaux synchroniques d'acceptabilité dans lesquels, seuls, une œuvre, un texte fonctionnent. En dehors de ceux-ci, l'œuvre ne «dit plus rien» à personne. Si le roman de Bourget nous assomme après avoir charmé nos pères et grands-pères (pour peu que nous appartenions à la classe destinatrice), ce n'est pas faute d'un talent intrinsèque, qui est très réel: c'est le discours social de 1889 dans certaines de ses lignes hégémoniques qui ne nous charme plus! Ceci me paraît la voie à suivre pour éclaircir le «mystère» de Bourget et de tous autres. Quant au mystère de Meyerling lui-même, il me semble qu'il se dissipe aussi un peu. Parce qu'il n'y a pas d'un côté le monde réel, de l'autre côté de l'idéologie — c'est-à-dire des façons dont le monde est connu. Les acteurs empiriques connaissent le monde et se connaissent avec les mêmes *topoi* qui prolifèrent dans le roman et sur la scène. Chambige est le disciple d'*Armand*

²⁷ Alcan réédite en 1889 l'ouvrage de Secrétan paru à l'origine à Lausanne en 1887. Le philosophe genevois publie aussi la même année et chez le même éditeur ses *Études sociales*.


²⁸ Claudio Jannet, *Le Socialisme d'état et la réforme sociale*, Paris, Plon, Nourrit, 1889, pp. XII-XIII; à ne pas confondre avec le moraliste Paul-Alex Janet ni le psychologue Pierre Janet, tous deux actifs la même année.

²⁹ *Op. Cit.*, p. 493; Auguste de la Barre de Nanteuil, *Le Péril social*, Paris, Plon, 1889.

³⁰ Théodule Ribot, *La Psychologie de l'attention*, Paris, Alcan, 1889, p. 127 et tout le chap. III.

³¹ La Tour de Pin, in *L'Association catholique*, vol. I de 1889, p. 19.

Cornélis, mais Rodolphe de Habsbourg imite, avec succès, le petit-bourgeois déliquescant de Constantine. Il n'y a en 1889 que le général Boulanger pour être «original» (ou son entourage); en inventant ces *cris*: «la France aux Français», «Mort aux Juifs» et «A bas les voleurs», il produit là un «frisson nouveau» dans le paysage idéologique, quelque chose qui a de l'avenir. Il est vrai qu'en se suicidant à Ixelles en 1891, Georges Boulanger nous prouve que lui-même n'était pas indemne de cet esprit fin-de-siècle dénoncé fort à propos par Paul Bourget³².



³² On trouverait quelques prolongements et échos des thèmes de recherche exposés ici dans: Robert Planck, «From Science Fiction to Life and Death: A Case History», *Science-Fiction Studies*, 14, 1978, pp. 11-19; Charles Grivel, «Savoir social et savoir littéraire», *Littérature*, 44, 1981, pp. 72-86 et Nadia Khouri et M.A., «The Discourse of Prehistoric Anthropology: Emergence, Narrative Paradigms, Ideology», *Minnesota Review*, Fall 1982.